

## Grèce et Rome : un sport antique sans mesures ni records ?

Comme on peut s'en douter, l'Antiquité sportive grecque ou romaine n'offre pas une grande richesse en ce qui concerne les mesures de temps. Les horloges solaires ou les clepsydres n'étaient pas d'une grande utilité pour mesurer les performances sportives. Mais l'absence d'instruments de précision, de chronomètres marquant les secondes, les dixièmes de seconde, les centièmes de seconde, et aujourd'hui on va encore beaucoup plus loin dans la précision, cette absence ne suffit pas à tout expliquer –et au passage on peut rappeler qu'aux premiers JO modernes, en 1896 à Athènes, on a déjà en revanche les temps des concurrents : c'est l'Américain Thomas Burke qui avait gagné le 100m en 12 secondes –mais le record était déjà de 10 sec. 75/100<sup>e</sup> par son compatriote Luther Carey- et le même athlète, Burke, avait aussi gagné le 400m en 54 sec. 2/100<sup>e</sup>, alors que le record sur le tour de piste était de 48 sec. 5/100<sup>e</sup> par l'américain Edgar Bredin.

L'exemple de l'épreuve du stade dans la Grèce antique peut nous permettre de mieux cerner la question. Le mot stade (en grec, *stadion*) a trois acceptions. C'est d'abord une mesure de distance, correspondant à 600 pieds, autrement dit un peu moins de 200m. ; c'est aussi l'édifice sur la piste duquel se déroulent les compétitions athlétiques des grands concours sportifs, tels que les Jeux Olympiques comme nous les appelons aujourd'hui ; c'est enfin l'épreuve de sprint par excellence, celle qui se déroule en ligne droite sur la piste du stade (il y avait aussi comme courses un double stade, le *diaulos*, qui était donc un petit 400m, et une course de fond le *dolichos*, qui faisait 20 stades, sans parler de la course armée ou course des hoplites qui se faisait habituellement aussi sur deux stades : cette dernière course était disputée à la fin des Jeux Olympiques et marquait symboliquement, selon certains auteurs grecs, la fin de la trêve olympique et donc le retour à une situation « normale », c'est-à-dire la guerre entre cités). Lors des premiers concours olympiques, fondés selon la tradition en 776 avant notre ère –mais cette date est certainement trop haute d'après les résultats des fouilles archéologiques- le stade était la seule épreuve disputée, et plus tard, quand nombre d'épreuves auront été inscrites au programme, c'est encore le vainqueur du stade qui donnera son nom aux jeux d'Olympie.

Mais la Grèce n'était pas un pays centralisé, elle était formée d'un ensemble de cités qui n'avaient pas les mêmes mesures, le pied et donc le stade n'étaient pas uniformes mais variaient d'un site à l'autre. Ainsi le stade d'Olympie faisait 192, 28m –c'était le plus long, le pied ici n'était-il pas celui d'Héraklès ?... Et pour citer deux autres stades dits panhelléniques, celui de Delphes pour les Jeux Pythiques avait une longueur de 177, 50m et celui de

Némée, dans le Nord-Est du Péloponnèse, 178m (on ne peut connaître la longueur du 4<sup>e</sup> stade des concours panhelléniques, celui du sanctuaire de l'Isthme de Corinthe). En compensation, je vous donne la longueur du stade d'Épidaure, 180, 12m et celle du stade d'Aphrodisias en Asie mineure, 188, 70m. Et puisqu'il n'y a pas de normalisation des distances, pas d'homogénéité entre les cités, il n'était guère possible d'établir des records. Mais en réalité, et c'est là la raison essentielle à laquelle je voulais arriver, cet intérêt pour le record (sous cette forme en tout cas, je reviendrai sur ce point en conclusion) n'existait en rien pour les anciens Grecs qui ne cherchaient donc pas à mesurer les performances en temps ou en longueur, sauf exception rarissime, comme nous le verrons plus loin.

Non, la seule chose qui était digne d'intérêt aux yeux des citoyens grecs, c'était la victoire, c'était d'être le premier (*prôtos*) –et en ce sens rien de plus faux que la formule attribuée à P. de Coubertin selon lequel « l'essentiel est de participer ». Mais en fait celui-ci ne cherchait nullement à imiter les jeux antiques comme on le croit trop souvent ! Cf. la victoire « *akoniti* », « sans toucher la poussière » bien révélatrice : en effet, il pouvait arriver que, lors du mois d'entraînement qui précédait le début des compétitions, un athlète affichât une telle supériorité que tous les autres se retiraient du concours, et qu'ainsi le vainqueur olympique fût couronné sans avoir à affronter d'adversaire. Curieuse conception de la compétition et de la « glorieuse incertitude du sport », on en conviendra !

On connaît l'opposition et même la polémique entre l'athlétisme comme sport de confrontation et la préférence pour le record – question qui a été ravivée récemment à l'occasion de la tentative réussie du Kényan Eliud Kipchoge le 12 Octobre 2019 pour courir le marathon en moins de 2h (1h 59 mn 40 sec.). Aujourd'hui, dans les grandes compétitions, le record est une plus-value par rapport à la seule victoire : à l'arrivée d'une course, les tableaux électriques donnent aussitôt le classement et l'indication que le record européen ou mondial ou olympique a été battu ou non.

Les Grecs ont quant à eux privilégié la seule victoire. Les jeux olympiques étaient en réalité des « agônes » et ce terme d'*agôn* (au singulier) implique l'idée de compétition –on pense même que l'agonistique était un des traits essentiels de la culture grecque présent dans tous les domaines (dramatique, judiciaire, oratoire, philosophique...) C'est pourquoi nous préférons traduire aujourd'hui le mot par concours et non par jeux. Mais il est clair qu'on continuera à parler toujours de Jeux Olympiques... On voit bien que dans certains cas il est impossible de lutter contre des erreurs établies : pour tout le monde ou presque, les jeux du cirque sont les combats de gladiateurs (« les jeux du cirque sont la honte de la civilisation romaine », entend-on répéter à satiété). Et pourtant il n'y a jamais eu de gladiateurs dans les cirques romains qui étaient destinés uniquement à des spectacles sportifs, courses équestres, en particulier de chars, et épreuves athlétiques. Aussi le plus important pour les Grecs était dans la course du stade d'assurer la régularité du départ avec des systèmes assez sophistiqués (*l'hysplex*) que l'archéologie a permis de découvrir à l'Isthme de

Corinthe et à Némée : on peut d'ailleurs voir qu'à Athènes en 1896 on avait pris moins de précautions ! Les starting-blocks n'ont été inventés que vers 1930.

Dans un article du Figaro daté du 10 janvier 1903, P. de Coubertin s'était penché sur ce débat entre record et concours pour accorder sa préférence au record ... contre soi-même (dans le droit fil de sa formule citée plus haut). « Le concours vous met en lutte, vous concurrent, avec un être animé » -et cela vous fait un peu perdre le contrôle de vous-même- « le record ne dresse en face de vous qu'un fait inerte, un chiffre, une mesure d'espace ou de temps : vous ne luttez à proprement parler qu'avec vous-même. » (*Textes choisis*, T.1, p. 375, Zürich 1986.)

D'un point de vue technologique, les Grecs n'étaient pas a priori handicapés pour les mesures de distance comme ils l'étaient pour les mesures de temps, et de fait nous avons trois indications de performance sportive en tout et pour tout : mais précisément, le fait que ce soit rarissime, alors que par ailleurs nous avons énormément de sources à propos des athlètes et des *agônes*, est bien la preuve que l'établissement d'une performance mesurée n'était absolument pas le souci majeur des Grecs. Pour les lancers et les sauts, on se contentait de marquer la performance réalisée par l'athlète avec un petit piquet et on classait ainsi les concurrents sans mesurer exactement leur performance. Il ne faut pas oublier non plus qu'on s'est souvent contenté, dans l'Antiquité mais aussi au Moyen-Age, et même encore dans les campagnes à l'époque contemporaine, de mesures approximatives telles que « à 4 jets de javelot ou 3 portées de flèches » (Stace, *Thébaïde*, 6, 351-354), « à 2 portées d'arbalète » (cf. les descriptions de vues figurées et de cartes), « à 2 tirs de fronde » (I. Silone, *Il seme sotto la neve*, 1942, p. 939)...

Les quelques mesures de distance, qui nous ont donc été transmises à titre tout à fait exceptionnel par nos sources littéraires, concernent deux athlètes : en 664 avant notre ère (29<sup>e</sup> Ol.), Chionis de Sparte aurait sauté en longueur 52 pieds (Julius Africanus) ; en 482 avant notre ère, Phayllos de Crotone aurait sauté 55 pieds delphiques et lancé le disque à 95 pieds, autrement dit à environ 28m (*Anth. Palat. App.* 297 ; Pausanias, 10, 9,2). Ces deux athlètes étaient donc des pentathloniens puisque lancer du disque et saut en longueur n'étaient pas disputés isolément mais seulement dans le cadre du pentathlon, première compétition à épreuves multiples de l'histoire du sport et donc inventée par les Grecs. Le pentathlon comprenait dans l'ordre, en plus des deux épreuves déjà mentionnées, le lancer du javelot qui lui non plus n'était pas disputé à titre individuel, la course du stade et la lutte. Dans la mesure où il n'y avait pas de calcul par points, la façon dont la victoire était décernée au pentathlon a fait couler beaucoup d'encre : il n'y avait certes aucun problème si un athlète remportait les trois premières épreuves, mais la plupart du temps la situation était plus complexe et il fallait sans doute recourir au système de la triple victoire relative, à savoir qu'un athlète placé trois fois derrière le même concurrent était éliminé.

La distance réalisée au saut en longueur, de l'ordre de 15m (52 ou 55 pieds), a bien sûr soulevé aussi beaucoup d'interrogations : quand on voit de surcroît que les athlètes sautaient avec des haltères (cf. le sens du mot), ce ne

pouvait être qu'un quintuple saut sans élan. Les haltères sont en effet contre-productives dans le cas d'un saut avec élan. Ce saut sans élan était accompagné par un musicien (un aulète, un hautboïste) qui rythmaient les efforts du sportif. L'archéologie expérimentale a confirmé cette hypothèse et j'ai moi-même assisté à la reconstitution tout à fait convaincante d'une telle performance. Pourquoi cette indication exceptionnelle quant aux performances réalisées par ces deux athlètes ? Dans le cas de Phayllos, c'est peut-être parce qu'il aurait accompli par ailleurs des exploits militaires.

S'il n'y a donc pas dans l'Antiquité classique de record établi à partir de mesures de temps ou de distance, il n'en reste pas moins que les grandes vedettes sportives, athlètes grecs ou cochers romains, nous ont laissé une avalanche de chiffres et de statistiques tendant à prouver qu'ils étaient les meilleurs : dans cette obsession à être le premier, on observe une incroyable subtilité dans le détail des palmarès afin de trouver une catégorie où on a été supérieur à tous ses prédécesseurs, et où on a donc établi un nouveau record. On pourrait parler parfois de véritable stratégie de contournement, par exemple dans la carrière du cocher sans doute le plus célèbre de Rome, Dioclès.

Cette star du cirque, originaire de l'actuel Portugal (Lusitanie), a conduit des chars et surtout des quadriges –c'était la Formule 1- de 122 à 146 (règne d'Hadrien) : après avoir couru pour les Blancs et les Verts, il a terminé chez les Rouges –c'était là 3 des 4 couleurs, des 4 clubs du cirque romain qui évoquent exactement notre football actuel , avec leur personnel nombreux et diversifié, leurs stars aux gains scandaleux aux yeux des intellectuels ...de l'époque, leurs finances, leurs supporters, leurs produits dérivés: remarquez les transferts ! Ainsi, le sport-business existait déjà Rome... (mais je m'arrête sur ce sujet car c'est un de mes dadas favoris, si je puis ainsi m'exprimer...) Dioclès a remporté 1462 courses sur 4257 départs, il a été 861 fois 2<sup>e</sup>, 576 fois 3<sup>e</sup>: on voit qu'à Rome, on ne négligeait pas ce résultat... Son palmarès précise ensuite le type de chars qu'il a menés, jusqu'à des chars attelés à 7 chevaux –et il indique, détail qui tue, qu'il a gagné sur ce char *sine flagello*, sans même utiliser son fouet.

Dioclès détaille alors les grands prix qu'il a remportés à 30000, 40000, 50000 sesterces, les tactiques de victoire, par exemple au sprint ou en menant de bout en bout (« L'Equipe » aujourd'hui n'a pas de statistiques aussi détaillées !) En tout, il aura remporté plus de 35 millions de sesterces, une fortune considérable, extraordinaire ! Et c'est ensuite la comparaison avec d'autres cochers vedettes qui lui permet d'établir de nouveaux records : car d'autres ont remporté plus de victoires, Musclosus le bien nommé a gagné 3599 fois, mais c'était dans des courses dotées de prix moins importants... A chaque fois, il y a un moyen d'être le premier : ainsi Dioclès prétend être le meilleur cocher de chevaux africains puisqu'il a gagné 152 fois avec son cheval Pompeianus, cependant que son rival Epaphroditus n'a vaincu que 134 fois avec son cheval africain Bubalus... Toujours l'obsession du record, quitte à faire preuve d'une véritable casuistique pour trouver la cible idéale...

Quant à Milon de Croton, pour en revenir à la Grèce et à des épreuves athlétiques, il a été la véritable star de la lutte dans la seconde moitié du VI<sup>e</sup> s.

avant notre ère : 32 victoires remportées dans des *agônes* panhelléniques, 6 à Olympie, 7 à Delphes, 10 à l'Isthme et 9 à Némée : ainsi, au cours de sa carrière de 26 ans, il a été le premier « périodonique », celui qui avait gagné le circuit (périodos), c'est-à-dire les quatre *agônes* sacrés, panhelléniques. Etre le premier et le seul (*prôtos kai monos*) était le but unique visé par tous les compétiteurs, et c'est en cela, c'est dans cette obsession, que résidait la conception du record pour les Grecs et les Romains.

P.S. Pour finir, une image de Ben Hur : le tournage de la célèbre séquence de la course de chars à Cinecittà a livré plusieurs enseignements sur ce que devaient être les pistes des cirques romains...

Jean-Paul Thuillier  
( Ecole normale supérieure, Paris)

# Grèce et Rome: un sport antique sans mesures ni records?

J.P. Thuillier (ENS, Paris)



# Le stade d'Olympie







# Le stade de Némée



# Le départ à Olympie

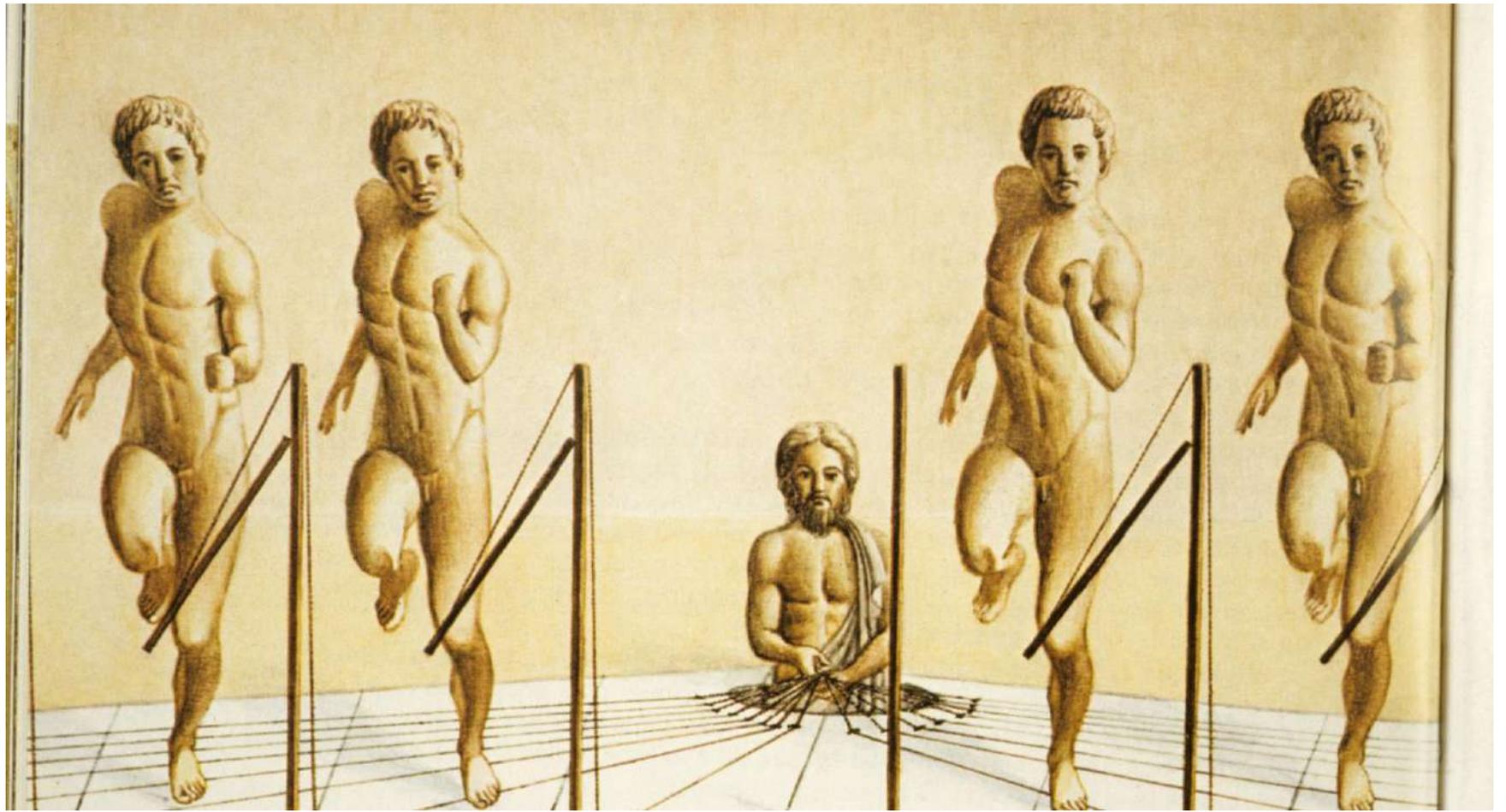


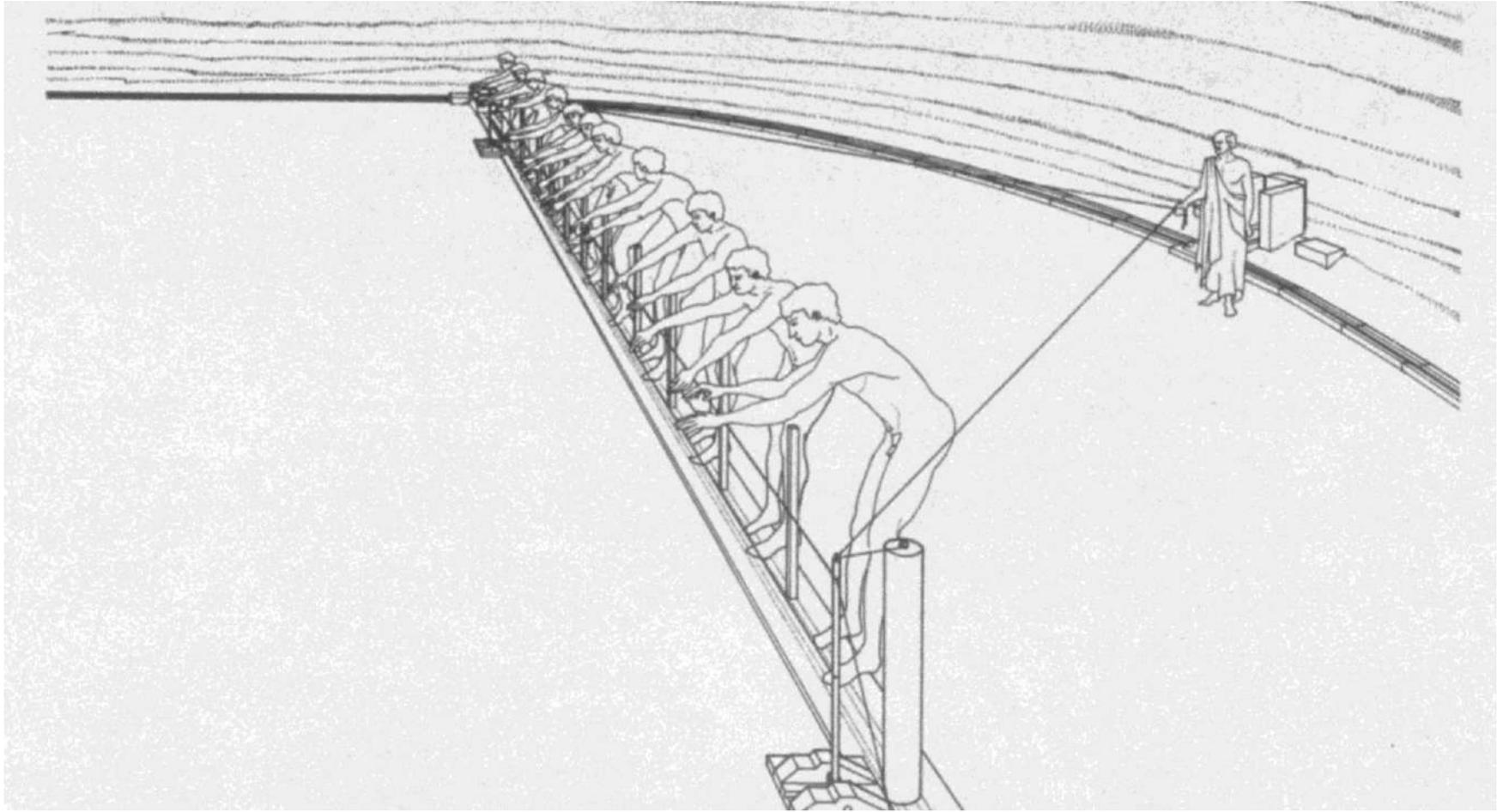


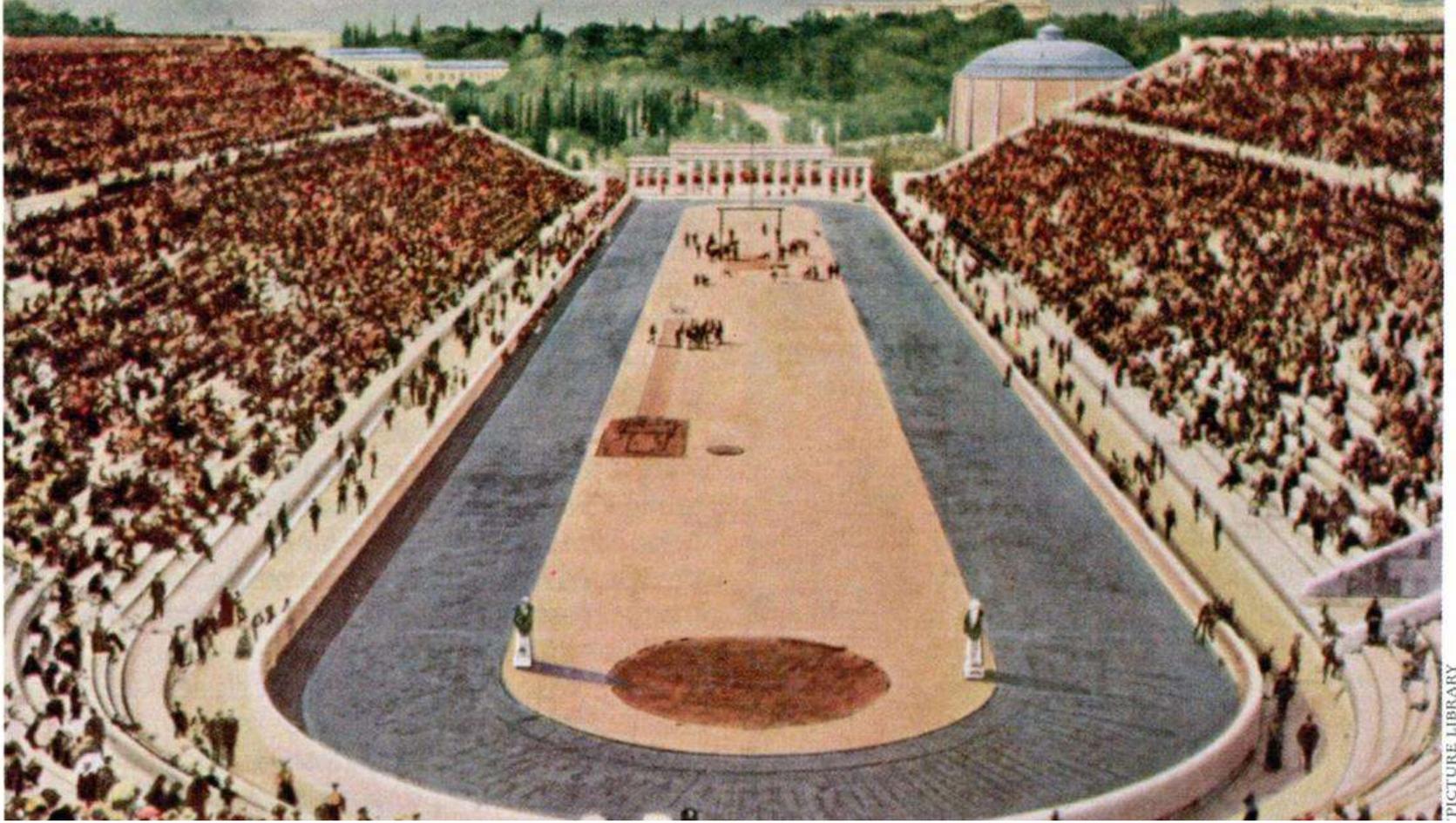
# Le système de départ à l'Isthme de Corinthe



72 a/b *Stadion III im Poseidon – Heiligtum am Isthmos, Startvorrichtung:  
a) Zustand 1992, b) Rekonstruktionszeichnung*

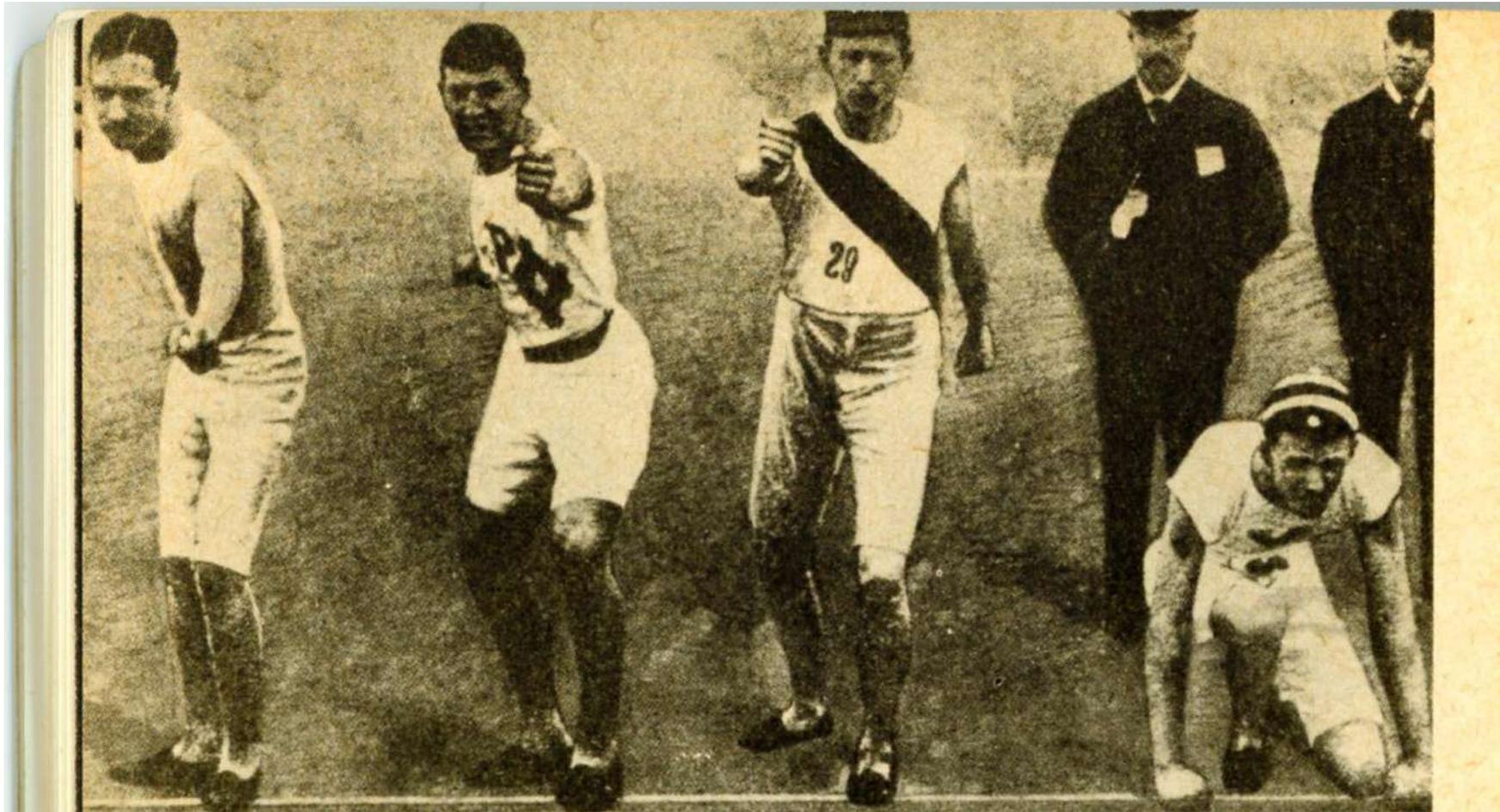


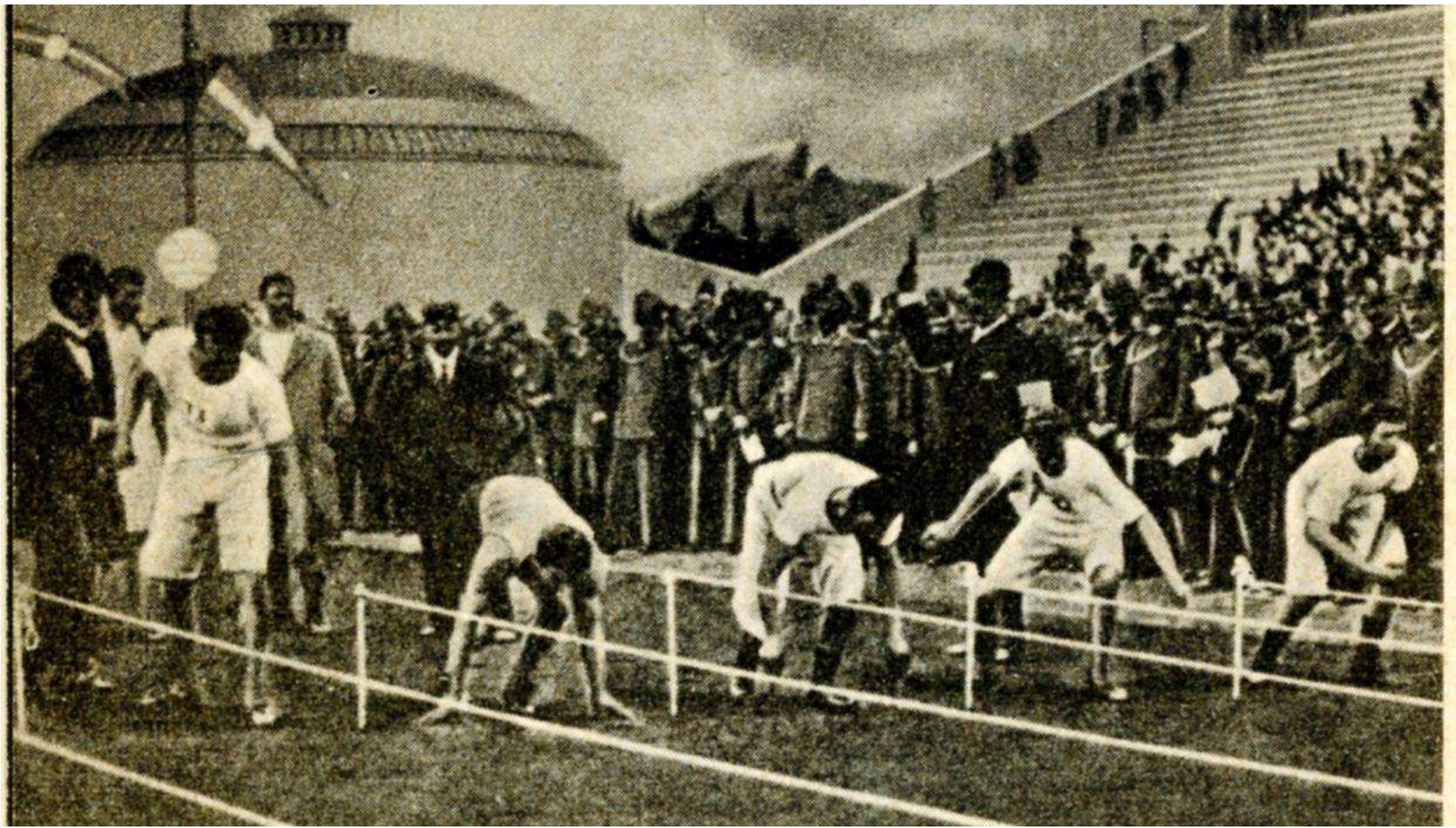




ÉNES EN 1896 : KHARBINE-TAPABOR













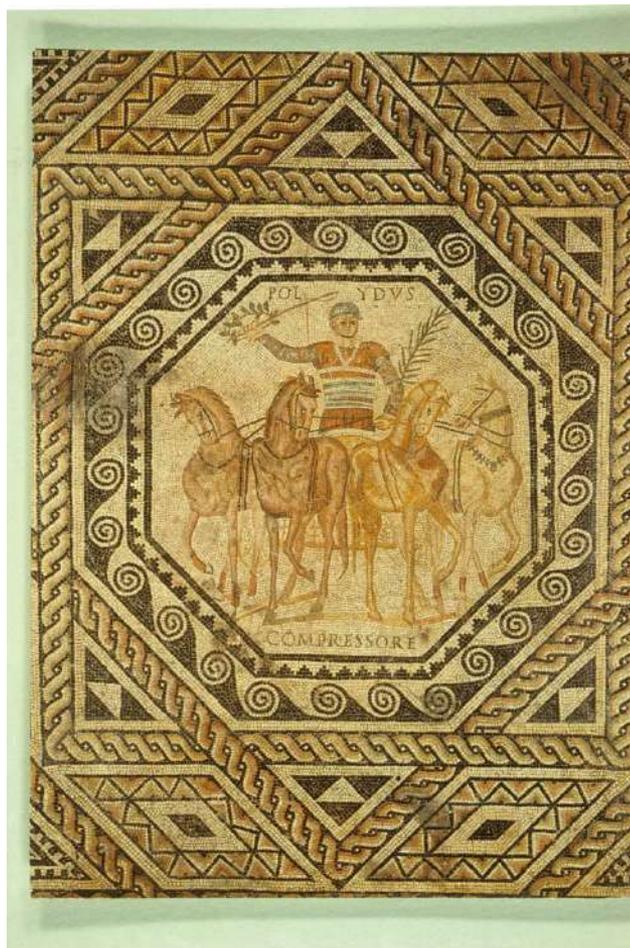








# Le cocher Polydus des Rouges



# Ben Hur

